

Charmante idiote

Oscar et moi, avant de convoler, avons été présentés lors d'une ces soirées indispensables que les grandes familles de Pâaris ont le bon ton d'organiser pour susciter les rencontres entre jeunes gens en âge de se marier. Comme le dit mère : « L'amour est pas affaire d'organisation. » Mère a le sens de la formule. L'amour doit se nouer en pleine lumière, sur des bases solides, sans l'illusion de sentiments fugaces, sans parler des instincts charnels qui brouillent la conscience. Mieux vaut que les familles s'accordent, que le mariage soit organisé selon des règles admises par tous. L'on s'unit pour la vie, mieux vaut éviter les erreurs de l'enthousiasme et les conséquences malheureuses d'une mésalliance.

Oscar m'a plus immédiatement. La famille De La Coursine a fait fortune dans le textile. Oscar occupe auprès de son père un poste de prestige de Fondé de pouvoir et lui succèdera à la tête de l'entreprise le moment venu. Son cadet, Pierre-Olivier, a épousé la carrière militaire et Marie-Odile, ma désormais belle-sœur qui m'a prodigué de ses conseils pour devenir l'épouse modèle dont Oscar a besoin. Cependant...elle ne m'a pas tout révélé... J'étais loin d'imaginer... comment dire...qu'Oscar était doté... comment nommer l'innommable ... d'une virilité, le mot me semble adéquat ... aussi...les mots me manquent...expansive ! Virilité expansive, c'est précis sans être vulgaire, je n'irai pas dire que c'est plus chic, mais enfin...Nous nous trouvâmes seuls, pour notre nuit de noces, après une journée éprouvante, dans une suite superbe du Crillon réservée Oscar, délicate attention. Il m'a prise dans ses bras, j'étouffais presque, serrée tout contre lui. C'était inédit pour moi. J'ai alors senti contre mon ventre...comment dire, oh c'est gênant...une protubérance.

—Anne-Laure, mon amour, susurra-t-il.

J'aurais dû me pââmer d'aise mais je ne pouvais détacher mon attention de la sensation un brin brutale sur mon bas-ventre. Quel gouffre entre la suave expression d'Oscar et cette enflure incongrue, animale. Quel lien pouvais-je faire entre ses douces paroles et ce que son corps me signalait ? Je me suis écartée, lui ai tourné le dos, pour retrouver un peu de calme.

—Déshabillons-nous, voulez-vous ? dis-je pour combler le silence.

—Je n'ai pas osé y penser, mais ce serait un jeu formidable que de partir à la découverte l'un de l'autre, répondit-il émoustillé en pensant à un effeuillage mutuel.

–Vous vous méprenez, mon ami. Je voulais dire : déshabillons nous chacun de notre côté. Passez donc, Oscar, dans la salle d'eau vous changer. Tenez, un pyjama vous attend sur ce fauteuil. Ce serait gentil de votre part de prendre votre temps.

–Un pyjama ? Ah...

Oscar s'exécuta sans enthousiasme, et je commençai à m'extirper de ma tenue et à aérer mon chignon. Un entrelac de dentelles, passementeries, épingles. Pressée de me cacher sous les draps, je défis totalement ma coiffure et me retrouvai presque nue, tout juste recouverte d'un corset et de bas, les cheveux sur les épaules. Le miroir en face du lit me renvoya une image de cocotte, comme celle des revues que mon frère Paul laissait trainer. Me revint soudain en mémoire une recommandation de mère : « Mariée, ne vous embarrassez pas des questions de la chair. Laissez-les aux hommes, elles nous concernent si peu. » Quand père rentrait tard du Ministère, elle lui lançait : « Pierre-Auguste, vous sentez la cocotte. » Mère a toujours eu le nez fin. Mais tout ceci ne m'était d'aucun secours.

J'expédiais les bas, trois boutons du corset me résistaient, et la porte de la salle d'eau bougea, malheur. Je plongeai sous les draps et j'ai attendu, fébrile, en jetant un œil désolé à la chemise de nuit que je n'avais pas eu le temps d'enfiler. Seul le haut de mon visage sortait de dessous les draps. Et Oscar apparut !

Nu. Totalement nu. Incroyablement nu. Terriblement nu. Et devancé par...Non ! Sous la torture, je refuse de décrire ce que j'ai vu. Dieu me pardonne, j'aurais dû fermer les yeux, fuir mais la stupeur et l'effroi me tétanisaient. Pourtant mon frère Paul, toujours à la recherche d'une sottise, prenait malin plaisir à sortir de la salle d'eau dans le plus simple appareil quand il savait mère sortie et père absent. Cela faisait rire notre crétine de bonne, pas moi. Cet imbécile me menaçait de dire à ma mère que c'était moi qui avait voulu voir. Goujat ! Du coup, je n'ai jamais rien révélé. Mais jamais la...virilité de Paul ne fut...expansive. Elle pendouillait, ridicule, rabougrie par l'eau froide disait-il, vilaine comme une vieille paysanne ridée. Rien à voir avec le format militaire d'Oscar. Seigneur, Marie, Joseph !

–Oscar, que se passe-t-il ? ai-je bêlé comme un agneau avant le sacrifice.

–Il se passe que je vous désire ardemment, Anne-Laure.

Il a relevé les draps, découvert ma tenue et rugi d'excitation.

Je l'ai prié d'éteindre la lumière, il m'a répondu par un « Chhhuut » qui n'en finissait pas. J'ai prié dans ma tête, appelant l'aide du Seigneur. D'un geste dont l'expertise me surprit, Oscar ôta ma culotte en soie de Chine et me fixa d'un regard d'ogre. Je ne sais comment il parvint à écarter mes cuisses et à extraire mes seins du corset. Qu'il était lourd ! J'ai crié de douleur, il a remué en moi ou sur moi, ou les deux, je ne sais plus, j'avais perdu toute conscience, puis exhala une espèce de râle. Je découvris que l'amour au lit était une souffrance, brève et intense. Il s'est écarté, a ri, a pris ma tête au creux de son épaule, ça c'était bien.

—Ma jolie coquine, souffla-t-il.

Coquine ? J'eus un doute. Je m'enfonçai doucement dans le sommeil mais sa main parcourait mon ventre, s'aventurait sous le corset. Il recommença, son arme en bandoulière, insatisfait, avide. Seigneur, Marie, Joseph. Cette fois-ci pas vraiment de douleur, juste la sensation d'une crème anglaise en moi. Je redoutai tout d'un coup de devenir animale. Je priai. En vain.

Tout ceci est désormais une histoire ancienne. Quinze jours, une éternité, le temps d'oublier. Et de recommencer. Trois fois. J'ai compté. Aujourd'hui est un beau jour. Nous partons en voyage de noce. Mère a tout organisé et a réservé pour nous auprès de la Compagnie Internationale des Wagons-lits un voyage superbe qui nous conduira jusqu'à Constantinople sur les rives du Bosphore et de la Mer de Marmara. En première classe, bien sûr. Je devrais plutôt dire « First class », s'il vous plaît, please. Nous nous éloignons des échos ennuyeux sur l'imminence d'une guerre avec la Prusse et l'Empire austro-hongrois, et ne penserons qu'à nous.

Mon enthousiasme agace au plus haut point ce satané Paul. Mon crétin de frère s'est entiché des idées socialistes. Socialiste, non mais quelle idée ! Père lui a cloué le bec lors d'une de leurs fréquentes disputes. « Quand on porte le nom des Laforest, qu'on a pour père un haut-fonctionnaire plusieurs fois préfet actuellement Directeur général au Ministère de la Marine, on se tient ! On reste patriote et légitimiste ! » Et toc ! Père a le sens des valeurs. Paul n'a qu'un certain Jaurès à la bouche et depuis que ce monsieur s'est fait assassiner, il est comme fou. « Voilà à quoi cela mène d'être socialiste » a dit mère. Mère connaît les limites. Mais ce fou ne s'est pas contenté d'adopter des idées sans queue

ni tête. Il nous a ramené une fille ! Une souillon toute en cheveux et avec des formes. Un sourire si franc qu'il en paraissait malhonnête !

–Elle s'appelle Marie, nous nous aimons, elle sera ma femme!

Mère s'est trouvé mal, Lucette dut lui donner les sels, père a menacé Paul de le déshériter. L'insolent lui a répondu que son héritage il pouvait se le foutre...Seigneur, Marie, Joseph ! Et a ajouté que son union valait mieux que le marché aux bestiaux organisés pour marier génisses et taurillons des grandes familles !

Voilà, j'attends sur le quai de la gare. La guerre paraît-il serait imminente. Elle a beaucoup occupé Oscar. C'est qu'il en faut de la vareuse, du drap et de l'uniforme pour nos soldats. Et du solide. Comme dit, mon beau-père : « La guerre, c'est bon pour les affaires et ça vous régénère une nation ! » Mon beau-père est un visionnaire.

Oscar m'a envoyé Maurice, le chauffeur de la Direction, et m'a fait prévenir qu'il me rejoindrait directement sur le quai. Il a tant à faire. J'ai pris de l'avance, le train ne part que dans une heure. Maurice a fait porter nos bagages, une magnifique peau de veau française. Mon époux a eu l'aimable attention de faire graver sur une valise la mention « *Just married* ». En anglais, que c'est chic ! Moi aussi, j'ai préparé une surprise. J'ai demandé à Monsieur Laforcade, photographe réputé de l'avenue Foch, d'immortaliser notre départ. Il est à l'heure, a préparé son matériel et attend derrière son drap noir. Ce mois d'aout est d'un chaud. Mais... ? Maurice est revenu, il se tient devant moi, la mine marrie.

–Madame, Monsieur m'envoie pour vous ramener. Le train ne part pas. L'Autriche-Hongrie, comme la Prusse, nous a déclaré la guerre. Le train ne peut traverser ce pays. Désolé.

Je suis tombée à la renverse. Par réflexe, Laforcade a appuyé sur le déclencheur de son appareil, j'étais sortie du cadre autant que de moi-même. Il m'a quand même envoyé le cliché...et sa facture. Trente francs c'est beaucoup pour une photo de valises devant un wagon fut-il *first class* d'un Orient-Express resté à quai. Ma foi, les souvenirs n'ont pas de prix. Y compris les souvenirs ratés.

1593 mots.